

6 SEPTEMBRE > ROMAN ET RÉCIT France

L'avant-pays

Arpentant à la fois les montagnes de son Cantal natal et les rues de Paris, **Marie-Hélène Lafon** raconte un parcours inspiré du sien, celui d'une jeune Auvergnate venue faire sa vie dans la capitale.

DR/BUCHET-CHASTEL



Après avoir évoqué ceux qui sont restés, dans *L'annonce* et *Les derniers Indiens*, histoires de vies agricoles dans un Massif central rugueux, qui sonnaient comme une variation littéraire de la trilogie filmée de Raymond Depardon, Marie-Hélène Lafon fait le portrait, plus personnel encore, de ceux qui sont partis.



A la fin des années 1970, au terme de sept ans d'internat passés dans une institution religieuse à Saint-Flour, Claire quitte son Cantal natal et s'éloigne un peu plus de la ferme parentale pour monter étudier

les lettres classiques à Paris. Elle vient d'obtenir brillamment le bac et est à présent inscrite à la Sorbonne. Boursière descendue de sa rude montagne, elle ingurgite et rumine livres et cours en « brute méthodique ». Claire se divertit peu, travaille beaucoup. Y compris pendant les vacances qu'elle passe, trois étés d'affilée, derrière le guichet d'une banque près du Palais-Royal.

Ce sont des années d'exil, une traversée de gué. Le roman ne s'attache pas seulement au pays d'avant. Le pluriel de son titre fait aussi référence à tous ces territoires, comme autant d'îles aux us et coutumes inconnus, qu'elle accoste : la bibliothèque de l'université où la jeune fille se lie avec un magasinier auvergnat, le quartier asiatique de la place d'Italie où elle a sa chambre... L'horizon s'élargit au gré de rencontres où elle est choisie plus qu'elle ne conquiert : du cosmopolite Gabriel, elle reçoit la « leçon de corps » ; Bach et le violoncelle, Flaubert et Pialat entrent dans sa vie avec la rousse Lucie et sa famille normande aristobourgeoise ; La Callas et la forêt d'Ile-de-France arrivent à la faveur d'une unique visite chez les parents d'une condisciple à Fontainebleau...

Singulièrement, il n'y a pas de nostalgie dans ce récit. Claire sait d'intuition qu'elle ne rentrera pas. Ne le souhaite pas. N'en nourrit aucun regret. Sur ce chemin sans retour, la jeune femme se tient en lisière, au bord des différents mondes, l'ancien comme le nouveau, sans complexe ni mépris, sans rejet ni volonté forcenée d'intégration. Et si c'est



Marie-Hélène Lafon

Comme une variation littéraire de la trilogie filmée de Raymond Depardon, Marie-Hélène Lafon fait le portrait, plus personnel encore, de ceux qui sont partis de leur Auvergne natale.

une trajectoire de transfuge, ce n'est pas non plus un parcours de trahison : le pays quitté et sa force archaïque, ce « triangle des Bermudes des pays perdus », est pour toujours incorporé. Il vit dans le saint-nectaire emballé dans des pages de *La Montagne*, le cake aux raisins « violemment jaune » ou la gelée de coings qu'on rapporte dans ses valises à l'occasion de rares séjours là-haut.

Album est en écho le lexique poétique du « pays premier », petite mythologie du Cantal en forme d'abécédaire, ses lumières, ses arbres, ses toits, ses brumes. Le cou-teau et le journal, le cochon et les bottes. Les tracteurs qui portent des petits noms, et les vaches des prénoms. Ce Cantal qui « ferait une maîtresse tenace, volcanique et très discrète ». Un pays tant aimé.

VÉRONIQUE ROSSIGNOL

Marie-Hélène Lafon

Les pays

BUCHET CHASTEL

TIRAGE : 3 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 112 P.

ISBN : 978-2-283-02477-5



9 782283 024775

Album

BUCHET CHASTEL

TIRAGE : 9 000 EX.

PRIX : 16 EUROS ; 208 P.

ISBN : 978-2-283-02572-7

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782283 025727

5 SEPTEMBRE > ROMAN France

Adam et le Paradis perdu

Une puissante fresque générationnelle, dans un Liban largement fantasmé.



C'était à Beyrouth, dans les années 1970, avant que les « événements » – terme pudiquement utilisé par les autochtones pour qualifier l'enchaînement de guerres qui ont martyrisé le Liban durant des décennies et le menacent encore – ne les séparent, à la fois idéologiquement et géographiquement. Un groupe d'étudiants, garçons, et filles de confessions mêlées, musulmans chrétiens et juifs, avaient pris l'habitude de se réunir dans un café branché, Le Code civil, pour y partager leur jeunesse et leur fraternité, leur bonheur de vivre – à défaut de pouvoir refaire le monde. Si unis qu'on les surnommait « Les Byzantins ».

Il y avait là Adam, le narrateur et héros du roman, qui ne tardera pas à quitter le pays pour devenir, à Paris, historien, spécialiste de l'Antiquité, et futur auteur d'une biographie d'Attila ! Naïm, parti pour le Brésil. Albert, victime d'un enlèvement traumatisant, devenu futurologue aux Etats-Unis. Ou Ramez, ingénieur et riche promoteur immobilier, installé à Amman. Quant à ceux qui sont restés, Bilal, poète en herbe, s'est fait tuer à la guerre. Son frère Nidal est devenu un « barbu », un islamiste radical. Ramzi, lui, a renoncé au monde pour se faire moine, sous le nom de frère Basile. La belle et libertine Sémiramis (dite Sémi) a ouvert et dirige



Amin Maalouf

toujours une auberge de charme dans la montagne. Et Tania a épousé Mourad, lequel a mené une brillante carrière de politicien corrompu, mafieux, ministre de tous les gouvernements successifs sous toutes les alliances improbables. De ce fait, il était infréquentable pour ses anciens compagnons, qui l'avaient renié. Mais voilà que Mourad, juste avant de mourir d'un cancer, appelle Adam, lequel se résout à remettre les pieds à Beyrouth, trente ans après. Durant quinze jours, il va passer son temps, isolé dans l'hôtel de la peu farouche Sémi, à mettre au net ses souvenirs, à remonter le fil du temps, et tenir le journal de ce retour forcé au Paradis

perdu – ce n'est pas un hasard s'il s'appelle Adam. Surtout, il va tenter de contacter tous les Byzantins vivants et d'organiser leurs retrouvailles, en l'honneur de leurs frères disparus. Le revoir était prévu pour le 5-6 mai 2001. Mais dans un pays aussi fragile que le Liban, le destin guette, encore plus aveugle qu'ailleurs...

Pour écrire ces *Désorientés*, dont le titre évoque irrésistiblement Loti, ses *Désenchantées* et son pessimisme, Amin Maalouf précise s'être inspiré « de [sa] propre jeunesse » et qu'aucun de ses personnages n'est « entièrement imaginaire ». On le croit volontiers, lui-même prêtant sans doute certains de ses traits à Adam, dans sa recherche désespérée d'un Liban perdu et largement fantasmé. Son roman est un livre puissant et grave, qui peut se lire aussi comme une parabole géopolitique. « *C'est l'Occident, fait dire Maalouf à l'un de ses héros, qui est religieux, jusque dans l'athéisme. Ici, au Levant, on ne se préoccupe pas des croyances, mais des appartenances. Nos confessions sont des tribus, notre zèle religieux une forme de nationalisme...* » Sur le Proche-Orient et en pleine guerre civile syrienne, on a rarement lu une analyse aussi fine que celle d'Amin Maalouf, Libanais en exil, mais avant tout écrivain du monde, tout récemment reçu à l'Académie française.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Amin Maalouf

Les désorientés

GRASSET

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 520 P.

ISBN : 978-2-246-77271-2

SORTIE : 5 SEPTEMBRE



9 782246 772712

10 SEPTEMBRE > CORRESPONDANCE France

Mauriac au pied de la lettre

Un nouvel ensemble, qui reprend et complète ses *Lettres d'une vie*.



Comme Proust, Gide ou Paulhan, entre autres, qui furent de ses amis et figurent parmi ses correspondants d'envergure, François Mauriac fut un épistolier prolifique. On peine même à imaginer, à l'ère d'Internet et des SMS, combien ces

gens pouvaient écrire et s'envoyer chaque jour de lettres ! Des documents littéraires devenus aujourd'hui obsolètes, tout comme les manuscrits, ou presque. Et c'est fort dommage car, qu'il le veuille ou non, la correspondance d'un grand écrivain, une fois publiée, fait partie intégrante de son œuvre. Même si l'éditrice et préfacière du présent recueil, Caroline Mauriac, feint de croire son roué de beau-père lorsqu'il prétend que ses missives n'étaient en aucun cas prévues pour être un jour divulguées...

Cette *Correspondance intime* – qui court de 1898, avec un billet adressé par le jeune François,

13 ans à l'époque, à sa sœur aînée Germaine, sa première lettre connue (et inédite), jusqu'à une ultime missive dictée durant l'été 1970, quelques semaines avant sa mort – reprend les deux volumes intitulés *Lettres d'une vie*, parus chez Grasset en 1981 et 1989, mais augmentés d'une centaine d'inédites, considérées, selon l'éditeur, comme trop « sulfureuses » pour être publiées à l'époque. Ce qui, à la lecture, paraît un peu exagéré.

Certes, on connaît maintenant, depuis la décapante *Biographie intime* de Mauriac par Jean-Luc Barré (deux volumes parus chez Fayard en 2009 et 2010), ces « *abîmes de tendresse* » où se débattit toute sa vie l'homme de chair. Et Bernard Barbey, qui fut peut-être le grand amour de sa vie, figure ici en bonne place, avec vingt lettres. Mais cette *Correspondance*, au final, représente plutôt une espèce de « digest » de la vie et de l'œuvre mauriaciennes, avec ses grands moments – la guerre de 39-45, par exemple, durant laquelle Mauriac-Foréz eut une conduite et un engagement impeccables, ou la politique et

le journalisme –, ses thèmes et ses obsessions. Comme sa foi catholique. A Noël 1962, on le lit encore ferraillant avec Paulhan à propos du Christ ! « *Ce Jésus – comment peut-il nous séparer ?* » écrit-il, dans une belle lettre inédite. Un document majeur, tout comme celle du 13 avril 1961 adressée à Jean-Jacques Servan-Schreiber, où Mauriac démissionne de *L'Express* à la suite d'un article jugé par lui insultant pour le général de Gaulle, son idole, qu'il encensera désormais dans les colonnes du *Figaro* !

Déjà passionnant par lui-même, ce « Bouquin » constitue de fait une invite à relire Mauriac, en priorité ses écrits les plus personnels – et c'est le plus beau compliment qu'on puisse adresser à semblable entreprise.

J.-C. P.

François Mauriac

Correspondance

intime

1898-juillet 1970

ROBERT LAFFONT,
« BOUQUINS »

ÉDITION ÉTABLIE ET PRÉSENTÉE

PAR CAROLINE MAURIAU

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 30 EUROS ; 768 P.

ISBN : 978-2-221-11660-9

SORTIE : 10 SEPTEMBRE



9 782221 116609

30 AOÛT > ROMAN France

Bruno rencontre Carlos

En consacrant son premier roman à la figure de Carlos Kleiber, l'ancien ministre **Bruno Le Maire** confirme qu'il n'est pas un écrivain de circonstance.



De lui, on ne sait rien. Si ce n'est, pour les plus avisés des mélomanes, qu'il eut du génie, y compris celui de son absence au monde, de la façon dont il se détacha progressivement, jusqu'à disparaître. En ces temps de société du spectacle, Carlos Kleiber, qui n'avait guère de goût pour la société et rejetait les impostures spectaculaires, n'a rien concédé, hormis à son art. Du monde, il ne voulut rien savoir, seulement diriger ses plus grands orchestres. Parmi les échantillons d'humanité avec lesquels Carlos Kleiber ne fraya jamais, aucun peut-être ne lui était plus éloigné que celui d'homme politique. Aussi ne peut-on s'empêcher de voir comme une discrète ironie, le fait que, député, ancien ministre et candidat à la présidence de son mouvement politique, Bruno Le Maire ait choisi cette figure d'anachorète magnifique pour en faire le héros de son premier roman, *Musique absolue* ; le « puits d'ombre » autour duquel il tourne. Cela ne surprendra vraiment que ceux qui n'ont pas lu *Des hommes d'Etat* (Grasset, 2008), relation crépusculaire de ses deux ans passés à Matignon comme directeur

de cabinet du Premier ministre Dominique de Villepin. Bien sûr, ces deux livres-là n'ont rien à voir, mais entrent en profonde résonance, identique leçon de ténèbres pour des temps épuisés.

Musique absolue n'est pas un roman par défaut. Le Maire, pour son entrée dans la collection « L'infini », met en place un dispositif romanesque efficace. De nos jours, un journaliste français, fasciné par le génie et le mystère de Kleiber, se rend à Rome pour interroger un vieux violoniste homosexuel autrichien, qui fut parmi les proches du chef disparu. Celui-ci lui révélera le peu qu'on sache de sa vie, le confrontera aux impasses de son projet biographique et prendra les chemins de traverse d'une divagation personnelle aux allures de dépôt de bilan. Bruno Le Maire orchestre ce confessionnal avec une vraie jubilation. Son violoniste n'est pas si loin du professeur incarné par Burt Lancaster dans *Violence et passion* de Visconti, et son roman a parfois comme des échos de ceux du regretté Pierre-Jean Rémy. Chaque page y est comme un précis de désenchantement du monde et l'affirmation du primat de l'art. **OLIVIER MONY**

Bruno Le Maire
Musique absolue – Une répétition avec Carlos Kleiber

GALLIMARD
TIRAGE : 4 000 EX.
PRIX : 11,90 EUROS ; 112 P.
ISBN : 978-2-07-013708-4
SORTIE : 30 AOÛT



30 AOÛT > NOUVELLES Allemagne

Crimes et châtements

Après le remarqué *Crimes*, **Ferdinand von Schirach** récidive avec le tout aussi noir et réussi *Coupables*.



Crimes (Gallimard 2011, en Folio le 19 septembre prochain), le premier recueil de 11 nouvelles noires de Ferdinand von Schirach, a connu un joli succès en librairie et dans la presse. Avocat pénaliste au barreau de Berlin, l'Allemand récidive en cette rentrée avec un deuxième volume tout aussi saisissant et d'une même noirceur.

Une fête communale se déroule dans une petite ville écrasée par la chaleur alors qu'on y célèbre son 600^e anniversaire. La foire a attiré la foule. Il y a là des « hommes ordinaires exerçant des métiers ordinaires ». Ils jouent dans une fanfare « sans prétention ». Ils ont bu trop de bières fraîches et suent avec leur costume, leur perruque et leur fond de teint. La serveuse est une jolie jeune fille de 17 ans, à un an du bac. Elle est craquante avec son jean et son tee-shirt. Elle va finir dans un sale état... La protagoniste d'« ADN », Nina, a elle aussi 17 ans. Elle dort dans la rue, en face d'une station de métro. Un homme à la mise convenable propose de l'hé-

berger, elle et son compagnon. Sauf que tout dérape... Plus loin, dans « Les Illuminati », du nom d'une société secrète créée en 1776, il y a Henry. A 6 ans, le voici à l'école, un premier choc. A l'internat, où il est un élève médiocre, il se réfugie dans l'art. Avant de devenir un parfait souffre-douleur... Ne pas non plus rater « Les fillettes ». Holbrecht, représentant en mobilier de bureau, a épousé Miriam, institutrice dans une école primaire. Le couple n'a pas d'enfants. Un matin, la police vient chercher Holbrecht, accusé de multiples agressions sexuelles sur mineurs... Chaque nouvelle du volume est racontée par un avocat. Von Schirach possède un art très sûr pour bâtir une tragédie en quelques pages. Son récit est tendu, sobre, sans effet. Sous sa plume, des existences changent de cap en un instant. Parfois, le couperet tombe sans appel. Parfois, il y a une possibilité de rachat. Fin psychologue et fin conteur, l'écrivain s'en fait l'écho avec un identique talent. **ALEXANDRE FILLON**

Ferdinand von Schirach
Coupables

GALLIMARD
TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR PIERRE MALHERBET
TIRAGE : 10 000 EX.
PRIX : 17,90 EUROS ; 192 P.
ISBN : 978-2-07-013311-6
SORTIE : 30 AOÛT



3 SEPTEMBRE > NOUVELLES

Etats-Unis

A l'écart



Michael Christie n'a pas encore 30 ans mais fait déjà preuve d'une grande maîtrise narrative et psychologique. *Le jardin du mendiant*, son premier recueil de nouvelles, est la dernière révélation en date de la collection « Terres d'Amérique » chez Albin Michel. On y découvre un écrivain étonnant et profondément humain. La narratrice de « Numéro d'urgence » se nomme Maya. Il s'agit là d'une femme sociable, qui aime les hommes. Surtout les secouristes. Il lui arrive de composer trop souvent le 911 afin de demander une ambulance, prétextant une oppression à la poitrine. Un jour, un beau secouriste a trouvé sa chemise de nuit « intéressante » et s'est montré attentionné avec elle. Pour le revoir, elle semble même prête à se faire hospitaliser... « Rebut » met en scène le dénommé Earl. Celui-ci est veuf depuis que son épouse Tuuli a été emportée par une rupture d'anévrisme pendant une partie de curling au club dont ils étaient tous deux membres. Son petit-fils, Kyle, qu'il a fini par perdre de vue, a toujours été un

CEDAR BOWERS/ALBIN MICHEL



garçon difficile. Earl apprend qu'il en est réduit à « fouiller les poubelles, à se nourrir à la soupe populaire et à vivre sans doute des aides sociales ». Earl retrouve la trace de Kyle à Vancouver. Où il pousse devant lui un chariot qu'il remplit d'objets

recupérés au hasard des rues... Dans la nouvelle qui donne son titre au volume, on croise un certain Sam Prince. Il travaille dans une banque où il s'est fait le fer de lance de la lutte contre la fraude par la numérisation des empreintes digitales. Sa femme l'a quitté, emmenant avec elle leur fille Cricket à Calgary. Du coup, Sam s'est installé dans le bâtiment délabré, à l'arrière de leur maison. Là où l'on range les vélos et les fauteuils de jardin en osier...

Les protagonistes de Michael Christie ont besoin d'aller vers les autres. De tendre la main. Nul pathos ici, juste une émotion palpable, une manière sensible d'évoquer la solitude, les blessures et les aléas de l'existence. **AL. F.**

Michael Christie
Le jardin du mendiant

ALBIN MICHEL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NATHALIE BRU
TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 21,50 EUROS ; 320 PAGES
ISBN : 978-2-226-24306-5
SORTIE : 30 AOÛT



6 SEPTEMBRE > ROMAN Allemagne

La douleur

Ultime roman de la figure majeure de la littérature est-allemande décédée en décembre dernier.



Pour Christa Wolf, née en 1929 en Prusse, c'est la double peine : en tant qu'Allemande, il faut assumer tout le poids de la culpabilité de la barbarie nazie, et en tant qu'Allemande de l'Est, et ex-citoyenne de RDA, devoir répondre de la dictature d'un régime pro-

soviétique. Grâce à une œuvre qui met en scène la dialectique de l'intime et du réel (en 1968, son roman *Christa T.* qui s'inscrivait plus dans la sincérité subjective que le réalisme socialiste fut interdit), celle qui se dit « dissidente loyale » est un symbole d'intégrité. Jusqu'à la chute du mur... En novembre 1989, tout le monde applaudit, Christa Wolf pas vraiment. Les dossiers de la Stasi, la police secrète, s'ouvrent, et on découvre à quel point l'Etat est-allemand fut policier : Christa Wolf avait été surveillée, mais avait aussi été « IM », « Informelle Mitarbeiter », « collaborateur informel » ! L'« espionne » est cependant considérée « réticente » par ces services qui font bientôt cesser la collaboration. Qu'importe, « IM » sont deux lettres qui vont entacher la fin de carrière de Wolf.

Son premier roman, *Le ciel divisé* (Stock, 2011), était une histoire d'amour rendue impossible par



Christa Wolf

Ulf Andersen/Seuil

la scission de Berlin en deux. Son ultime livre, *Ville des anges*, est le récit d'un déchirement intérieur dû au scandale de la révélation de l'auteure sur son rôle d'informateur. Boursière d'une fondation américaine, la narratrice est invitée en résidence à Los Angeles. Ce voyage est l'occasion d'en savoir plus sur le geste de son amie Emma, une vieille résistante communiste, qui lui confia avant sa mort une liasse de lettres adressées à une certaine L, qui avait émigré aux Etats-Unis. On est au début des années 1990, l'épisode « IM » fait les choux gras de la presse allemande. Etre dans la « ville des anges », c'est être en retrait, loin de la hargne des critiques à qui l'on a jeté sa réputation en pâture. Elle a beau être loin, sa blessure est vive, elle somatise toutes ces avanies,

sa propre culpabilité de n'avoir pas révélé ses errements plus tôt, d'avoir comme oublié... Son corps est perclus de maux en dépit des visites fréquentes chez l'acupuncteur. Le désarroi est là malgré la joyeuse troupe du « center », ces chercheurs de tous horizons, heureux d'échanger avec la célèbre romancière, et les visites chez les derniers survivants de l'intelligentsia anti-nazie exilée dont Brecht, Feuchtwanger ou Thomas Mann. Et toujours ce sentiment d'extrême solitude, malgré l'amitié qui se noue avec Peter Gutman, un professeur juif anglo-allemand au cœur brisé, incapable d'achever son grand œuvre sur son philosophe pessimiste.

Ce roman, en forme d'autofiction, aurait pu être le rébarbatif plaidoyer *pro domo* d'une intellectuelle ayant vécu sous le régime de la peur. Rien de tel. Il est une fresque intime où ce ne sont pas tant les illusions qui sont perdues (Wolf veut croire à cette société meilleure) que la réalité qui se délite. Le fait d'un étrange masochisme ? « D'où vient ce besoin de nous attacher à des gens, à des idées, à des choses qui nous détruisent ? » SEAN J. ROSE

Christa Wolf

Ville des anges ou the overcoat of Dr Freud

SEUIL

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR ALAIN LANCE ET RENATE

LANCE-OTTERBEIN

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 400 P.

ISBN : 978-2-02-104101-9

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782021 041019

3 SEPTEMBRE > ROMAN Pakistan

La guerrière de Yassoo

Une comédie grinçante, plaidoyer déguisé pour les chrétiens du Pakistan.



Déjà, dans certains Etats indiens, des conflits féroces opposent régulièrement la majorité hindoue à des chrétiens très minoritaires, accusés d'attirer vers leur Dieu unique des intouchables qui espèrent ainsi échapper au système millénaire des castes, dont ils sont les parias. Or, l'Inde est une démocratie laïque. Peut-on alors imaginer la situation réservée à ces mêmes chrétiens (en l'occurrence des catholiques) au Pakistan, ou « pays des Purs », la première théocratie islamiste créée dès 1947 à la suite de la sanglante partition d'avec l'Inde ? C'est ce sujet, aussi délicat qu'ignoré de l'opinion occidentale, qu'a choisi

Mohammed Hanif pour son deuxième roman, *Notre-Dame d'Alice Bhatti*, best-seller en Inde et dans les pays anglo-saxons. Au Pakistan, le livre a dû faire grincer nombre de dents sous les turbans et les burqas.

Car Mohammed Hanif, déjà auteur du très insolent *Attentat à la mangue* (prix Commonwealth 2009, publié aux éditions des 2 Terres en 2009 et repris en 10/18 en 2011), et qui a eu le cou-

rage, après avoir été journaliste à Londres, de retourner vivre dans son pays, a traité son histoire à sa façon : avec un sens inné de la satire, un humour totalement iconoclaste qui n'épargne aucune religion, et une liberté de ton absolue qui dénonce la violence aveugle, laquelle ensanglante chaque jour le Pakistan, toutes communautés confondues.

Alice Bhatti, fille de Joseph et orpheline de mère, est donc intouchable et catholique. C'est-à-dire doublement paria aux yeux de la société pakistanaise, musulmane mais composée de Sindhis et de Penjabis marqués par le système des castes hindoues. Elle vit à Karachi, où elle est parvenue à se faire embaucher comme assistante-infirmière à l'hôpital du Sacré-C. C'est une maîtresse femme, une virago, prête à tous les sacrifices pour le « Seigneur Yassoo » (notre Jésus), mais capable aussi de se défendre face aux hommes qui profitent de son statut social, de sa pauvreté, pour l'agresser. Cette violence en elle lui a même valu quelques mois de geôle, au Borstal. C'est là qu'elle a connu Noor, né en prison, dont la mère Zainab est en train de mourir au Sacré-C. Noor, deuxième héros du roman, est un intouchable intelligent et débrouillard. Il est fou amoureux d'Alice, mais bien trop jeune pour elle. Elle va

donc finir par répondre aux avances de Teddy Butt, un musulman bodybuildé, brute épaisse et minable qui sert d'exécuteur des basses œuvres à la police de Karachi. Ils vont se marier de façon rocambolesque, unis par un imam dans un sous-marin ! Après cette apparente « conversion », le couple pourrait marcher, sauf qu'Alice ne renonce ni à son Dieu, ni à sa liberté de femme, ni à son travail à l'hôpital, où elle commence même à accomplir des « miracles » en « ressuscitant » des bébés mort-nés. Elle finit par tromper Teddy, qui lui réservera le traitement cruel – et tristement ordinaire – des mâles musulmans outragés...

Brillamment rendu en français par Bernard Turle, traducteur amoureux du domaine indien, *Notre-Dame d'Alice Bhatti* est un roman tragi-comique, cru et décapant, qui se sert du rire et de la liberté d'écrire comme armes ultimes contre l'obscurantisme religieux et tous ses tabous.

J.-C. P.

Mohammed Hanif

Notre-Dame d'Alice Bhatti

ÉDITIONS DES 2 TERRES

TRADUIT DE L'ANGLAIS (PAKISTAN)

PAR BERNARD TURLE

TIRAGE : NC

PRIX : 22,50 EUROS ; 368 P.

ISBN : 978-2-84893-121-0

SORTIE : 3 SEPTEMBRE



9 782848 931210

30 AOÛT > ROMAN Etats-Unis

Les blessures secrètes

Après *Le signal*, les éditions Gallmeister proposent le deuxième roman de Ron Carlson, *Cinq ciels*.



En 2011, dans la foulée du succès inattendu et mérité de *Sukkwani island* de David Vann, les éditions Gallmeister lançaient *Le signal* de Ron Carlson. L'histoire d'un type tout juste sorti de prison, Mack, qui retrouve son ex-femme pour une ultime partie de pêche dans le Wyoming. Resté huit semaines dans la liste des meilleures ventes de *Livres Hebdo*, le roman de Carlson a eu 20 000 lecteurs et s'apprête à ressortir en semi-poche dans la collection « Totem ».

Cinq ciels, le deuxième importé en France, est meilleur encore. L'action se déroule dans l'Idaho, au mois de mai. Ils sont trois réunis ici avec leurs blessures secrètes. Ce colosse d'Arthur Key a quitté Los Angeles. Il essaye de se recentrer, de se ressaisir, après la disparition de son frère Gary qu'il n'a pas toujours réussi à protéger et à tenir éloigné de ses démons. Ronnie Panelli, lui, est presque encore un gamin. Il a été caddy dans un golf, a déjà fait de la prison, mais s'y connaît manifestement bien en maçonnerie et en charpen-

terie. Tous deux ont été engagés par Darwin Gallegos, veuf depuis que sa femme Corina a été emportée par un accident vasculaire. Le mystérieux chantier qui les occupe, sur le plateau du Rio Difículto qui surplombe un canyon, demande de forer, de creuser afin d'installer des poteaux télégraphiques et de construire une rampe. Les trois hommes dorment sous la même tente, entourés par le désert, une sauge épaisse, des cairns « qui, périodiquement, entraînent en éruption, crachaient leurs braises rouges et poreuses ». Ils baissent peu à peu la garde, se confient, commencent à se lier d'amitié. Chacun à sa manière, ils semblent avoir grand besoin de faire la paix avec eux-mêmes... Avec une rare empathie pour ses personnages et son décor, Ron Carlson privilégie l'ambiance et la psychologie à l'action. Minimaliste, puissant et dense, *Cinq ciels* monte page à page en puissance. Le résultat donne l'un des meilleurs livres inscrits à ce jour au catalogue de la maison Gallmeister.

ALEXANDRE FILLON

Ron Carlson

Cinq ciels

GALLMEISTER

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR SOPHIE ASLANIDES

TIRAGE : NC

PRIX : 22,90 EUROS ; 264 P.

ISBN : 978-2-351-78-056-5

SORTIE : 30 AOÛT



5 SEPTEMBRE > ROMAN Italie

Le gentil manchot

L'Italie profonde vécue par un adolescent tendre, drôle, décalé.



Même dans une petite rivière toscane et au ver de vase, la pêche peut être un sport périlleux. Le jeune narrateur, Fiorenzo, en a fait l'expérience. Un jour qu'avec des copains il tentait de pêcher grâce à une charge de pétards, il s'arrache une main. Depuis, Fiorenzo, 19 ans, gère le handicap de son mieux. Sa mère est morte, son père, ancien coureur cycliste, s'est institué le coach du « mini-champion » Mirko, originaire du Molise, à qui il sacrifie beaucoup : il néglige son fils, ainsi que le magasin d'articles de pêche familial où Fiorenzo, qui sèche de plus en plus souvent ses cours, finit par s'installer. Là, il est enfin tranquille. Il répète ses chansons pour Metal Devastation son groupe de heavy metal, et rêve à la belle Tiziana, son premier amour, une « vieille » de 30 ans qui, après de brillantes études à Berlin, est revenue au pays. Elle y végète en tant que responsable du Centre Info-Jeunes, fréquenté par des retraités paranoïaques qui viennent y tuer le temps ! Ce roman, le deuxième de Fabio Genovesi après *Versilia rock city* (paru en 2008 et encore inédit en français), est composé de 69 chapitres courts, autant de saynètes cocasses qui rappellent les films à

sketchs qui firent la gloire des Dino Risi, Ettore Scola ou Mario Monicelli, dans les années 1970-1980. On y retrouve le même cocktail de satire politico-sociale, d'autodérision à l'italienne, et d'humanité. La scène où Fiorenzo, à qui, en dépit de leur différence d'âge, Tiziana a fini par accorder ses faveurs, tente, très ému, d'enfiler une capote de sa seule main est absolument irrésistible. De même que la façon dont Stefano, le meilleur pote du héros, gagne des sommes faramineuses en truquant sur la Toile des photos qui vont faire le tour de la planète, et même rendre le pape Benoît XVI souriant... Fabio Genovesi dépeint ici une Italie conservatrice et rustique, celle qui a voté longtemps pour Berlusconi, voire Bossi. Elle peut faire peur, comme toutes les communautés repliées sur elles-mêmes. Fiorenzo, lui, a fini par s'y faire. Dix ans plus tard, il est avec Silvia, il est devenu une star de la pêche grâce à ses DVD, et il joue toujours avec les Metal Devastation, dont la réputation ne dépassera jamais Muglione. Le bonheur, si l'on en croit ce livre, ce n'est pas si compliqué.

J.-C. P.

Fabio Genovesi

Appâts vivants

FAYARD

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR DOMINIQUE VITTOZ

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 22 EUROS ; 384 P.

ISBN : 978-2-213-66819-2

SORTIE : 5 SEPTEMBRE



6 SEPTEMBRE > NOUVELLES Etats-Unis

Petits riens, grands dégâts



Partant du principe que la vie est une blague dont la chute n'est pas drôle et à laquelle seule la littérature donne du sens, alors Adam Ross est un magnifique écrivain. Ce New-Yorkais bon teint, qui vit désormais à Nashville, ex-enfant acteur pour panouilles télévisées et réclames pour des com flakes, a été découvert en France l'an dernier lorsque la collection « Grand format » de 10/18 traduit son premier roman, *Mr Peanut*, loué par des gens aussi divers que Stephen King, Jonathan Coe ou Richard Russo, et traduit en 13 langues. Il revient aujourd'hui, cette fois-ci avec un recueil de nouvelles, *Ladies & gentlemen*. Si le roman s'attachait à la désintégration d'un mariage, ces nouvelles sont toutes des récits de formation, ou plutôt de déformation, tant le désenchantement semble en constituer

HANNAH ASSOLINE/10-18



l'identique décor. Un chômeur croit retrouver du travail dans une entreprise de méditation transcendante, un professeur célibataire prête trop d'attention aux confessions du concierge de son université, des étudiants explorent à leurs risques et périls la chambre où l'une des leurs s'est donné la mort, deux couples d'amis se souviennent d'une jeune femme trop douée, deux frères aux destins dissemblables cherchent à renouer le temps d'une nuit : ces histoires de peu, où rôdent *mezzo voce* les fantômes de la folie, tendent à prouver que rien n'est plus pénible que les débuts dans la vie, hormis, peut-être, ce qui s'ensuit... Dans la tradition carverienne des petits riens et des grands dégâts, Adam Ross applique implacablement un programme où tendresse et cruauté jouent un drôle de jeu.

Il confirme ainsi avec autorité être l'une des plumes américaines majeures de ces prochaines années, et aussi que rater ses débuts dans la vie n'est pas la plus mauvaise manière de réussir ceux dans la littérature ! o. m.

Adam Ross

Ladies & gentlemen

10/18

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR SOPHIE HANNA

TIRAGE : 8 000 EX.

PRIX : 19,90 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-264-05819-5

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



30 AOÛT > ROMAN Chili

Santiago 85

De son enfance sous Pinochet, le Chilien **Alejandro Zambra** tire un récit distancié, flottant entre invention et souvenirs.



Alejandro Zambra, auteur remarqué chez Rivages de *La vie privée des arbres* et de *Bonsai*, adapté au cinéma en 2011, fait son entrée aux éditions de l'Olivier avec un roman générationnel plein de charme et de désillusions, inspiré de son enfance dans le Chili de Pinochet.

Une histoire en quatre parties, entrelaçant des récits situés à vingt ans d'intervalle.

Né en 1975, cette figure montante des lettres latino-américaines, qui participera au prochain festival America, a eu, comme son héros, 10 ans sous la dictature. Il vivait avec ses parents dans le quartier de Maipú. Grandir à Santiago dans le milieu des années 1980, c'était, pour le petit garçon, vivre un quotidien normal et tranquille. S'il n'y avait eu Claudia... Pour plaire à cette intrigante amie, rencontrée à l'occasion d'un de ces tremblements de terre qui secouent le pays, il se met à surveiller un homme, son voisin, l'oncle de la fillette. Il note ses allers et venues, les visites qu'il reçoit et rend des rapports réguliers. Se pose furtivement des ques-

tions auxquelles personne ne semble pouvoir répondre : qu'est-ce qu'un démocrate-chrétien ? qu'est-ce qu'un communiste ?

Une époque plus tard, l'enfant devenu écrivain fait revivre Claudia dans un roman qu'il écrit sans savoir où il va, racontant ses doutes à Eme dont il est séparé. Témoin sans rôle d'une histoire trop grande pour lui, il a la sensation d'avoir été un personnage secondaire dans « le roman des parents ».

Alejandro Zambra se soucie fort peu d'établir une vérité historique. La fiction prise entre souvenirs et invention assumée est plutôt une tentative douce de réappropriation. Dans la lignée de son brillant aîné argentin Alan Pauls, Zambra aborde de biais la destinée politique de son pays avec un ton distancié, traversé d'un humour discrètement triste. « *Je ne veux parler ni d'innocence ni de faute ; je veux seulement éclairer quelques recoins, les recoins où nous étions.* » Une lumière de lampe de chevet plus que de projecteur braqué. V. R.

Alejandro Zambra

Personnages secondaires

L'OLIVIER

TRADUIT DE L'ESPAGNOL (CHILI)

PAR DENISE LAROUTIS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIS : 17,50 EUROS ; 176 P.

ISBN : 978-2-87929-862-7

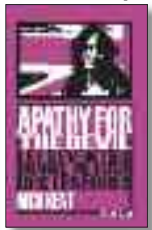
SORTIE : 30 AOÛT



29 AOÛT > RÉCIT Grande-Bretagne

L'envers du rock-critique

Grande plume du journalisme rock, **Nick Kent** publie son autobiographie.



Nick Kent, beaucoup l'ont découvert en France lorsqu'il chroniquait les sorties de disques dans les pages de *Libération*. De lui, on avait déjà lu *The dark stuff : l'envers du rock* (Austral, 1996, repris chez Naïve), recueil de portraits d'artistes tels que Brian Wilson,

Miles Davis ou Neil Young.

Né en 1951, établie dans la région parisienne depuis la fin des années 1980, il publie cette fois une autobiographie, *Apathy for the devil*, où il revient sur une décennie bouillonnante et dangereuse, les années 1970. Juste avant qu'elles ne commencent, Nick Kent est un jeune de 18 ans aux joues creuses et à la silhouette dégingandée, qui a grandi dans le Nord de Londres.

Preneur de son, son père a travaillé aux studios Abbey Road de EMI et à Radio Luxembourg. A 10 ans, son rejeton succombe à la musique du générique des *Sept mercenaires*. Puis aux Beatles. En 1964, il prend de plein fouet les Rolling Stones et leur « *aura collective d'insolence dévastatrice* ». A l'aube des seventies, à ses yeux la « *décennie du Moi* », Nick Kent lit *De sang-froid* de Capote et *Ulysse* de Joyce, tout en trouvant rasants les « *textes idiots* » de Chaucer. Le voilà qui se met à fumer de la drogue, perd sa virginité grâce à une Galloise au visage rond, en-

rage à cause de la popularité de Cat Stevens dont les ritournelles lui semblent si sucrées qu'il en a mal aux dents ! L'étudiant en rupture de fac devient vite « *le prince ténébreux du journalisme rock* ». D'abord à *Frendz*, où paraissent ses premières chroniques, puis au *New Musical Express*, organe « *idéal pour refléter les tendances émergentes* ». Le débutant a la chance de pouvoir interviewer tour à tour Captain Beefheart, MC5 et le Grateful Dead, de rencontrer un Iggy Pop aux manières exquises, qui lui parle des romans de Gore Vidal, et un Lou Reed affichant le « *regard de poisson mort de Peter Lorre* » !

En revanche, il a bien du mal à se tenir à l'écart des tentations. Goûte à la cocaïne, aux quaaludes et à l'héroïne. Malgré tout, il parvient à trouver son style d'écriture, soucieux de décrire le rock « *en tant que réalité de chair et de sang, peuplée de gens surréels menant tambour battant des existences tout aussi surréelles* ». Très doué dans l'art du portrait, Nick Kent convoque ici Keith Richards, Mike Jagger ou Malcolm McLaren, « *vipère avide de pouvoir* ». Grâce à lui, le lecteur assiste, aux premières loges, aux transformations opérées à une époque charnière et dangereuse de la musique populaire. AL. F.

Nick Kent

Apathy for the devil
RIVAGES/ROUGE

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR LAURENCE ROMANCE

TIRAGE : 4000 EX.

PRIS : 21,50 EUROS ; 352 P.

ISBN : 978-2-7436-2381-4

SORTIE : 29 AOÛT



30 AOÛT > ROMAN JEUNESSE

France

Mon truc en plumes



Treize ans est un grand âge dans la vie d'une femme. Ce n'est pas Lisa qui dira le contraire ! L'été de son anniversaire, elle devait filer vers l'Amérique avec père, mère et petit frère. Une terre promise pour elle, qui restait

pendant des plombes les yeux rivés sur un livre de photos sur les Navajos. Au dernier moment, le beau rêve prend l'eau. Adieu grands espaces, tipis, femmes-médecines et coureurs de serpents ! A la place, un aller-retour Paris-Nîmes en TGV chez grand-mère Martine. Tu parles d'un lot de consolation ! On aurait pourtant tort de ne pas miser un kopek sur ce trou paumé des Cévennes question sensations fortes. Premier événement, grand-mère Martine n'est pas du genre mamie gâteau. Jugez plutôt ! A la première occase, elle refile ses deux petits-enfants à sa copine pour passer la

nuît avec son nouvel amoureux. Seconde surprise, les copines en question forment une véritable communauté de mamies qui raffolent de fêtes déguisées et affichent d'emblée une belle sérénité, sans doute parce qu'elles

n'ont plus rien à prouver ! A la ferme de Patricia, Lisa rencontre Lalou, un garçon qui lui tape dans l'œil. Seulement voilà, la question du premier amour n'est pas la seule qui travaille Lisa au corps. Depuis qu'elle est arrivée dans les Cévennes, il lui a poussé sur la tête une étrange coiffe de plumes qu'elle dissimule sous un bonnet gris qu'elle garde vissé sur le crâne... Un élément du merveilleux dont la romancière **Alice de Poncheville** s'empare avec doigté et poésie pour désigner les rites de passage de l'adolescence. Autour de ces deux figures d'adolescents, à la fois singuliers et attachants, l'auteure signe ici bien plus qu'un simple roman sur les métamorphoses de l'adolescence avec sa part de fantasmes et de maladresses. Il circule en effet dans *Mon Amérique* une vibrante intelligence des choses et des êtres, une vision du monde fine qui en fait un livre truffé de choses bien vues.

« *L'intelligence ne suffit pas. Il faut garder en soi une petite part d'idiotie. L'idiotie, ça permet de continuer à s'émerveiller devant les beautés du monde.* » Une valeur sûre, on vous dit.

FABIANNE JACOB

Alice de Poncheville

Mon Amérique

L'ECOLE DES LOISIRS

TIRAGE : 5 000 EX.

PRIS : 8,50 EUROS ; NC

ISBN : 978-2-211-20956-4

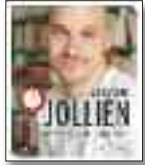
SORTIE : 30 AOÛT



6 SEPTEMBRE > PHILOSOPHIE France

Etre comme on est

Alexandre Jollien poursuit sa méditation sur la joie et l'abandon.



Alexandre Jollien n'est pas un philosophe comme les autres. On ne peut le lire sans penser à son handicap. Lui-même d'ailleurs y fait sans cesse référence. Et c'est cette expérience diffidente de la vie, du corps, de l'amour, de la souffrance qui fait de chacun de ses livres une étape supplémentaire de cette autobiographie métaphysique commencée en 1999 avec *Eloge de la faiblesse* (Cerf), poursuivie par *Le métier d'homme* (Seuil, 2002), puis par les deux grands succès que furent *La construction de soi* (Seuil, 2006) et *Le philosophe nu* (Seuil, 2011).

Après nous avoir entretenus de la nudité, Jollien nous parle de l'abandon. Une suite logique. Parler est bien le verbe qui convient, le livre étant accompagné d'un CD audio. Car avant d'être revu pour l'écrit, ce texte fut dit. « Pour moi, l'écriture devient de plus en plus difficile. Certains jours le clavier s'apparente à un instrument de torture. L'oralité, elle, permet d'épouser le cours de sa vie, de s'abandonner à l'existence. »

Ce singulier philosophe suisse de 35 ans nous invite donc à l'écouter autant qu'à le lire. Sa diction lente, précise, qui s'offre comme une victoire sur ce corps tourmenté, se retrouve dans les phrases. On y sent le même souffle qui se maintient pour ne pas s'éteindre, pour transmet-



Alexandre Jollien

tre, pour dire son bonheur de penser. Jollien nous entretient de sa découverte du zen, de ce Sôutra du Diamant qui dit : « *Le Bouddha n'est pas Bouddha, c'est pourquoi je l'appelle Bouddha.* » Il montre ainsi que nous mettons sur la réalité des étiquettes qui nous empêchent de la comprendre. Un peu comme pour lui et son infirmité.

Livre après livre, Jollien fait toujours un peu plus corps avec la sagesse. A un niveau moindre que Stephen Hawking – heureusement pour lui –, il s'est construit une stratégie pour non pas compenser, mais intégrer son handicap à sa vie. Se comparer, c'est se rendre malheureux. De ce

malheur-là, Jollien ne veut pas. Il faut s'accepter, mais ce n'est pas facile. « *La plus grande sagesse qui me manque, c'est de devoir cohabiter avec ce manque.* » Il lui faut apprendre à chérir son corps plutôt qu'à le détester. « *Je ne peux pas ouvrir un yaourt comme les autres. J'ai besoin de mon fils de six ans pour le faire.* »

Dans ces pages sensibles et subtiles, le philosophe souligne qu'abandon n'est pas résignation. Reste à être-là. A avoir conscience d'être-là. Avec sa femme, ses enfants, ses amis. « *La vie n'est pas à réussir. Ce n'est pas un objectif.* » Il lui faut simplement être vrai et non pas tout déballer, c'est-à-dire se mettre « *en accord total avec la réalité du moment* ».

L'abandon qui fait aller vers l'autre. S'abandonner à la vie comme on s'abandonne dans les bras de quelqu'un. C'est compliqué d'être simple, nous dit Jollien. « *On ne se réduit pas à ce que l'on a fait ni à ce que l'on a été.* » D'où ce livre tâtonnant : un mélange de rires et de larmes, d'humour affleurant et de douleur contenue. Dans cet abandon-là, il y a surtout beaucoup de générosité.

LAURENT LEMIRE

Alexandre Jollien

Petit traité de l'abandon. Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose

SEUIL

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 14,50 EUROS ; 128 P.

ISBN : 978-2-02-107941-8

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782021 079418

6 SEPTEMBRE > PHILOSOPHIE France

Nature, je vous hais

Christian Godin explique pourquoi l'homme se moque de son environnement tout en prétendant le contraire.



Tout le monde aime la nature. Enfin, en principe. Car si on s'apitoie volontiers sur le sort de notre planète à chaque conférence internationale d'où, le plus souvent, il ne sort rien, c'est que, nous dit Christian Godin, il n'y aurait pas que du CO₂ dans l'air mais surtout un fort parfum de mensonge. « *L'homme moderne est en réalité travaillé par une passion sourde, inavouable et inadmissible, qui est son mépris et même sa haine de la nature.* »

Où donc le philosophe est-il allé chercher cela ? Il lui a suffi d'observer, bien sûr, les comportements quotidiens, les attermolements politiques, les déclarations qui ne mangent pas de pain. Et puis surtout, l'auteur de plusieurs excellents livres, comme son best-seller, *La philosophie pour les nuls* (First), est allé puiser dans les textes. Rousseau, Kant, Descartes. En deux siècles, nous sommes passés d'un homme faible dans une nature forte

à un homme trop fort dans une nature fragile.

« *Notre sentiment de la nature ressemblerait plutôt à celui qu'un sourd de naissance éprouve pour la musique.* » On appréciera la clarté du propos, l'humour et les débats ouverts, notamment sur le numérique, qui modifie notre approche du réel puisque nous travaillons de plus en plus sur des artefacts. Cet éloignement de la nature, Christian Godin la constate aussi dans le roman, la peinture, le cinéma. Le plus souvent, l'homme a resserré la focale sur son nombril. C'est l'effet loupe de l'individualisme triomphant. Au passage, le philosophe souligne que la nature était également peu représentée dans l'Antiquité...

Les grands courants philosophiques contemporains entérinent la domination de l'homme sur la nature. Ou bien ils n'en parlent pas ! Godin ne voit comme exception que Nietzsche, Bergson et Heidegger. Il faut dire que la nature ne pense pas. Elle est, c'est tout. C'est nous qui la pensons. Quand nous aimons la nature, nous prenons la partie pour le tout ; nous n'aimons que ce qui, dans la nature, fait sens pour nous. Godin remarque aussi que plus la nature est gé-

néreuse, moins on la respecte. Plus elle est avare, plus elle est choyée. Voyez la différence entre les civilisations du Nord qui gaspillent et celles du Sud qui économisent.

Nous savons que l'espèce humaine est prédatrice. D'abord pour elle-même. Mais cet essai fait parfois froid dans le dos lorsqu'il énumère les catastrophes à venir. Malgré son pessimisme compréhensible, le livre dépasse de très loin la seule notion d'environnement. Il montre la tyrannie de l'économie, la perte de la notion de totalité dans un monde global, la vulnérabilité de l'homme façonnée par sa puissance technique.

En opposition à Luc Ferry,

qui considère que la haine de l'artifice conduit à la haine de l'humain, Christian Godin se demande si l'artifice ne conduit pas justement à vouloir en finir avec l'humain. Pas franchement de quoi nous remonter le moral. Naturellement. L. L.

Christian Godin

La haine de la nature

CHAMP VALLON

TIRAGE : 2 000 EX.

PRIX : 19 EUROS ; 240 P.

ISBN : 978-2-87673-618-4

SORTIE : 6 SEPTEMBRE



9 782876 736184

6 SEPTEMBRE > ESSAI France

Au bonheur des drames

Peut-on être heureux malgré la crise ?
Daniel Cohen examine l'homo economicus.



Le bonheur est-il soluble dans l'économie ? A priori, on pense que oui. Après la lecture du nouvel essai de Daniel Cohen, plus de doute. Et, c'est un économiste qui le dit ! Professeur à l'Ecole normale supérieure, vice-président de l'Ecole d'économie de Paris et éditorialiste associé au journal *Le Monde*, l'homme parle donc d'autorité. Chez le même éditeur, il avait publié en 2009 *La prospérité du vice : une introduction (inquiète) à l'économie*, qui s'était installé pendant plusieurs semaines dans les meilleures ventes des essais.

Trois ans de crise plus tard, il nous montre que l'homo economicus est un animal triste. « *L'Homo economicus qui m'habite est à la peine. Il maximalise une utilité mais il ne sait pas celle de qui.* » Daniel Cohen observe que, d'après les études, le divorce est le grand acteur de souffrance du monde moderne après la perte d'emploi. Ah, les études ! Daniel Cohen en cite beau-

coup, mais surtout il multiplie les exemples pour montrer que la notion de profit n'est pas toujours si évidente dans notre modèle occidental vacillant. Ainsi le directeur d'un centre de transfusion sanguine qui veut accroître ses stocks en offrant une prime aux donneurs voit l'offre décliner. Tout simplement parce qu'il a voulu rémunérer la générosité.

Notre économiste distingué fait également beaucoup de comparaison avec l'histoire. La chute de Rome pourrait-elle éclairer celle de l'Amérique ? Toutes deux se sont pensées centre du monde. Mais les Romains n'étaient pas curieux. Tandis que pour Gertrude Stein, « *l'Amérique est le pays le plus vieux, parce que nous sommes modernes depuis le début.* »

La modernité ! Voilà le défi, voilà l'ennui. On ne sait par quel bout la prendre. D'autant que nous sommes peut-être déjà passés de l'autre côté, à l'ère postmoderne, selon la formule de Jean-François Lyotard, dans un monde radicalement différent. Ainsi Daniel Cohen estime qu'il faut comprendre la pauvreté autrement que sous la notion de « vivre » avec moins d'un dollar par jour...

La mondialisation fabrique des crises qui nous en rappellent d'autres, celles des années 1930. Une société planétaire, interconnectée, susceptible d'être engloutie par des pathologies nouvelles. Et Internet qui donne raison à Guy Debord et à sa formule : « *le vrai est un moment du faux.* ». Sur tous ces sujets, Daniel Cohen propose un texte clair, des exemples précis, des inquiétudes réelles aussi sur les espoirs déçus de cette société post-industrielle. Remplacer le PIB par l'unité de bonheur ? Mais que signifie-t-elle puisque 70 % des personnes l'identifient à une hausse de salaire ? « *Tout montre en fait que la croissance économique, telle que nous la connaissons depuis deux siècles, ne peut pas porter en elle-même les conditions de sa propre disparition.* » Dans ce nouvel âge, que certains ont baptisé « anthropocène », cet homo economicus apparaît bien *ecominus*...

L. L.

Daniel Cohen

Homo economicus

ALBIN MICHEL

TIRAGE : 50 000 EX.

PRIX : 17,50 EUROS ; 224 P.

ISBN : 978-2-226-24029-3

SORTIE : 6 SEPTEMBRE

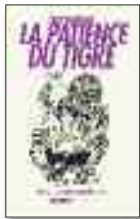


9 782226 240293

26 SEPTEMBRE > BD France

La route des Indes

Reprenant les aventures de Jeanne Picquigny avec encore plus de poésie, d'onirisme et de philosophie, Fred Bernard signe son album le plus accompli.



Auteur jeunesse reconnu, Fred Bernard s'est lancé il y a dix ans dans la bande dessinée avec, coup sur coup, *La tendresse des crocodiles* (2003) et *L'ivresse du poulpe* (2004) (1). Subtilement parodiques, ludiques et poétiques, ces « aventures de Jeanne

Picquigny » dans l'Afrique équatoriale du début du XX^e siècle ont été suivies d'autres expériences, dont de jolis portraits de jeunes femmes d'aujourd'hui. *Cléo* (Nil, 2010) et *Ursula* (Delcourt, 2011) ont incidemment porté le dessinateur à enrichir l'univers de son héroïne fétiche, auquel il revient avec un pavé de quelque 500 pages. Moins parodique, plus poétique, onirique et philosophique, *La patience du tigre* est certainement son ouvrage le plus accompli. Désormais mère, en ménage avec le picaresque Eugène Love Peacock, rencontré dans un précédent épisode tout comme la fantasque et néanmoins fidèle Victoire, qui s'occupe de ses deux jeunes fils, Jeanne Picquigny entame une nouvelle chasse au trésor. De la Bourgogne aux Indes, en passant par l'Angleterre, Marseille et l'Egypte, à la recherche d'une mystérieuse « île des deux crânes » au cœur du massif himalayen, le suspense et les rebondissements ne



manquent pas. Jeanne, Eugène, Victoire et les enfants, bientôt rejoints par la providentielle Pamela Baladine Riverside, aux réseaux tentaculaires et souvent occultes, et par le joyeux Timoty Python, vieux compagnon d'armes d'Eugène, sont poursuivis par une obscure secte nazie. Ils ont droit à un festival de catastrophes : tsunami, accident ferroviaire, attaque de sauterelles, pluies de grêlons ou de grenouilles. Mais cette aventure aux Indes est aussi plus contemplative que les précédentes. Tirant le meilleur parti de son épaisseur, l'ouvrage s'enrichit des apports des personnages rencontrés au fil du périple, du père érudit et acariâtre d'Eugène au fin maharaja moderniste Kapurgarh Rambirde Kishanthala. Fred Bernard en sublime les propos, faisant intervenir oiseaux ou pa-

pillons, s'attardant sur un lapin bondissant, le mouvement de la houle, les sombres alignements de tombes ou de dolmens, le silence des flancs enneigés de l'Himalaya, et n'oubliant pas un clin d'œil à *Tintin au Tibet*, l'album le plus poétique d'Hergé. Il aime le vent qui fait onduler chevelures et prairies, la pluie qui ménage des poches d'intimité, modelant un joli morceau de poésie graphique.

FABRICE PIAULT

(1) Casterman réédite les deux en un seul volume le 26 septembre.

Fred Bernard

La patience du tigre

CASTERMAN, « ÉCRITURES »

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 24 EUROS ; 512 P. ; N.&B.

ISBN : 978-2-203-04900-0

SORTIE : 26 SEPTEMBRE



9 782203 049000